

Philippe Chauché

*En avant  
la chronique !*



La critique est un genre littéraire. À part, sans doute. Sans aucun doute à part entière. Depuis longtemps nombre d'auteurs y excellent, avant même ceux auxquels Frédéric Aribit se réfère (*Silex*, page 151), que nous remercions pour sa contribution, comme nous remercions Josyane Savigneau (p. 137), Léon-Marc Lévy (p. 141) et Carles Diaz (p. 153) pour la leur, on les lira dans la deuxième partie du livre.

Comme tout genre littéraire, la critique a une histoire. Pas question ici de développer. Simplement de constater qu'en ces temps de blogs et de réseaux sociaux, l'activité s'est démocratisée. Pour le meilleur et pour le pire.

Ce livre\* a un double objet. En premier lieu mettre en relief l'oeuvre d'un passionné, Philippe Chauché, qui publie dans *La Cause littéraire* des chroniques où il n'oublie pas les petits éditeurs, et ces ouvrages que l'office menace, condamnés à l'indifférence sans une couverture minimale. On en trouvera ici une sélection.

Prolonger ensuite une réflexion sur la place, le rôle et la fonction de la critique à l'heure où l'on prend connaissance de la marchandise-livre d'abord – parfois exclusivement – par la médiation de critiques à vocation publicitaire (Carles Diaz traite plus largement la question de l'esthétique dans le contexte économique, culturel, politique et social – *Art complexe ou art complexé ?* p. 153).

Une publicité ambiguë, la notoriété d'un livre se résumant souvent non à ce qu'il dit, mais à ce qu'on en dit, le livre n'existant alors que *par*, et *dans* la critique. Parfois le cliché dit vrai du consommateur qui achète sans le lire l'objet dont on parle, l'essentiel étant de le posséder, de l'offrir, d'amplifier le bruit qui court à son sujet, preuve d'une existence qui ressemble fort à l'inexistence.

Une publicité pas toujours efficace. La critique élogieuse ne fait pas le succès. Il arrive qu'un livre demeure à peine connu des seuls abonnés aux rubriques littéraires. Ils en ont entendu parler, ils savent donc qu'il existe.

Ou pas. Combien de livres chroniqués jour après jour ? Noyé dans la *rumeur critique*, un livre existe-t-il vraiment ? Quel critique n'a jamais plagié la recension d'un pair qui parlait d'un livre sans même l'avoir lu ? – *on a vite fait de se laisser influencer*, prévenait Oscar Wilde.

Parler d'un livre qu'on n'a pas lu\*\*, c'est donc possible. Pourquoi ne parlerait-on pas d'un livre qui n'existe pas ? En 1978, Claude Bonnefoy, critique aux *Nouvelles litté-raires*, imagine, avec la complicité de journalistes, parmi lesquels Bernard Pivot, la vie et l'oeuvre de Marc Ronceraille, écrivain prometteur mort dans un accident à 32 ans, et mystifie le Tout Paris littéraire.

Le critique est là pour parler de livres. De livres qu'il a lus ou pas. Dont l'existence même est incertaine.

Douter de l'existence d'un livre que l'on voit ?  
Que l'on tient dans ses mains ?

C'est que le livre ne se réduit pas à l'objet. Il joue avec les mots, leur sens et leur graphie, leur sonorité ; il ex-prime, il évoque ; il émeut, il provoque ; il dérange. Dans le livre, le lecteur rencontre parfois l'étranger qu'il est, l'étranger qu'il devient, parfois découvre son absence, sa propre absence dans un livre qu'il recrée, ce livre neuf qui le révèle à lui-même. Mutuellement s'imprègnent et se constituent, se font et se défont un livre et un lecteur métamorphosés dans l'expérience heureuse de la lecture, expérience heureuse du tragique.

Une telle rencontre est rare. La vitrine du libraire affiche un livre *en cours*. Un livre encore virtuel qui attend de s'accomplir. Le lecteur est ce lieu où le livre existe. Où il *peut* réellement exister.

Une telle rencontre est rare. Livre après livre on court après. En quête de ce *je-ne-sais-quoi* on se cherche dans les livres, en vain souvent, à peine distrait par l'un, amusé par l'autre, séduit par celui-là, il faut bien lire en attendant.

Ne pas espérer l'annonce répétée du miracle. Une fois ou l'autre, qui sait, le critique nous dira que pour lui qui n'était plus lui, lui dissous dans les mots, la rencontre a eu lieu.

Le reste du temps, avec son talent propre il parlera de lui en nous parlant de livres, nous dira combien

tel ou tel l'a distrait, amusé, séduit. En attendant il faut bien écrire.

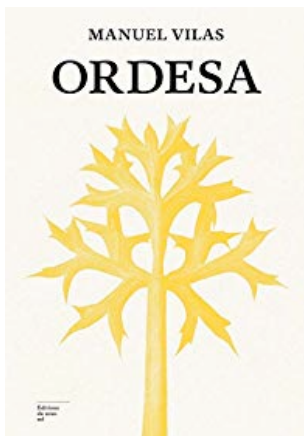
L'éditeur

\* Ce livre est le premier de la collection *Alcahuete*. Chaque titre présentera le travail d'un critique littéraire et proposera en annexe une réflexion sur la critique.

\*\* *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus* (Pierre Bayard, Éditions de Minuit, 2007)



**Ordesa, Manuel Vilas** Editions du sous-sol  
2019, traduction de l'espagnol Isabelle Gugnon, 400  
pages, 23 €



« *Le passé est la vie déjà livrée au saint office de l'obscurité. Le passé ne part jamais, il peut toujours reparaître. Il revient, revient sans cesse. Le passé est porteur de joie. Le passé est un ouragan. Il représente tout dans l'existence des gens. Le passé est aussi porteur d'amour. Vivre obsédé par le*

*passé ne nous permet pas de profiter du présent, et pourtant profiter du présent sans que le poids du passé chargé de désolation fasse irruption dans ce présent n'est pas un plaisir mais une aliénation. Il n'y a pas d'aliénation dans le passé. »*

*Ordesa* est le troublant journal radical d'un Espagnol d'aujourd'hui, d'un écrivain qui porte tout le passé de l'Espagne, et offre son présent turbulent. Il ne fait pas de cadeau à son époque, à son pays, à son passé, à ses contemporains et à lui-même, mais avec la manière. Pas un mot plus haut



que l'autre, pas une phrase qui déroge aux belles règles du style : son humeur vagabonde. Manuel Vilas a la politesse de bien écrire, et de bien rire des situations parfois ridicules où il s'aventure. *Ordesa* est le roman d'une vie, celui d'un enfant du siècle né durant une dictature, qui a connu la transition dé-mocratique, Juan Carlos et son fils Felipe VI, et qui ne cesse de se souvenir de ses parents et de l'odeur des cigarettes qu'ils fumaient, comme si la crémation n'était pas autre chose qu'une dernière cigarette fumée jusqu'au filtre.

*Ordesa* est le livre de la Nostalgie, en écho à celui de l'Intranquillité de son turbulent voisin Fernando Pessoa. Un livre que l'on aurait tort de ne pas prendre pour un roman. Quand un éditeur précise qu'il publie ce livre dans une collection baptisée « Non-Fiction », il faut s'en méfier, et finalement s'en réjouir. *Ordesa* a tout pour séduire l'amateur de roman, comme nous dirions l'amateur de vin. Le vin, cette magnifique fiction baignée de réel : la terre, l'eau, le ciel et la main inspirée du vigneron, cet écrivain dont le crayon est un sécateur. Il sait que ses ceps de vigne retrouveront leur vitalité lorsqu'ils seront séparés des sarments qui les « encombrant », l'écrivain fait de même avec ses phrases inutiles, il allège et rajeunit. Manuel Vilas taille son livre comme une vigne, et ses phrases en sont plus colorées, la vendange est abondante et le vin s'annonce exceptionnel. *Ordesa* est le roman

des invisibles, des oubliés, des Espagnols dont les villages ont disparu ou ont été désertés, le livre des paysans, et des pauvres, qui préféraient le silence à la révolte, le livre de la classe moyenne-basse espagnole. Comme dans tout grand livre, la mort rôde dans *Ordesa*, la mort que le narrateur tente vainement d’apprivoiser – sans en faire un slogan criminel comme les franquistes et leur *Viva la Muerte* de la guerre d’Espagne –, celle de ses parents – *À la mort de mes parents, ma mémoire est devenue un fantôme irritable, effrayé, enragé* –, et celle très symbolique de son couple, son divorce, cette faillite amoureuse qui se rembourse éternellement et qui ne cesse de faire écrire – *Parfois, je confonds mon divorce avec un veuvage* –, et si la mort rôde, tout comme la maladie réelle ou imaginée – *Il y a de la beauté dans l’hypocondrie...* –, c’est bien la vie qui l’emporte et qui rythme ce livre, qu’ouvre *Gracias a la vida*, la chanson de Violeta Parra. Un merci à la vie, qui est aussi : un merci à la littérature.

*« Ils étaient beaux. Tous les deux. C’est pour ça que j’écris ce livre, parce que je les vois.*

*Je les ai vus à l’époque, quand ils étaient beaux, et je les vois maintenant qu’ils sont morts.*

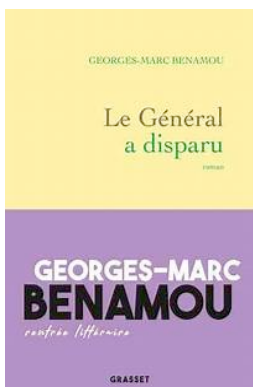
*Que mes parents aient été aussi beaux est ce qui m’est arrivé de mieux dans la vie. »*

*Ordesa* est le livre du père et de la mère disparus, celui de leurs habitudes, de leurs mots, leurs regards, leurs attentions, des instants partagés dans la joie, qui illuminent le livre de Manuel Vilas : « L'été, ma mère se levait tôt pour manger des fruits. C'est comme si je la voyais. » Les grands morts de Manuel Vilas sont finalement ses grands vivants, leur présence irradie le roman – persistons à le nommer ainsi –, ils ne cessent d'accompagner leur fils, et l'on se demande si c'est vraiment lui qui les invite, ou si ce sont eux qui le protègent de leur rassurante présence : « *La dernière fois que je les ai vus, ils étaient morts, pas en même temps, mais séparément dans le temps, ma mère a encore vécu 13 neuf ans après la mort de mon père* ». Manuel Vilas construit son livre comme une cathédrale, pierre à pierre, colonne à colonne, vitrail à vitrail, telle la Sagrada Família, sa Famille Sacrée, qui ne peut jamais s'achever, tant sa construction n'est plus du ressort des hommes. *Ordesa* est ainsi fait, c'est sa profonde constitution, sa matière et son style et nous ne cesserons de le visiter.

« *Mon père s'est converti en électricité, en nuage, en oiseau, en chanson, en orange, en mandarine, en pastèque, en arbre, en autoroute, en terre, eau.*

*Je le vois dès que je veux le voir. »*

**Le Général a disparu, Georges-Marc Benamou** août 2019, 240 pages, 19 € Éditions Grasset



« *Il n'a pas fermé l'œil depuis dix jours ; et cela se lit sur ce masque dont les cernes semblent marqués au burin ; ces yeux rougis, enfoncés, minuscules qui accentuent le caractère éléphantique de sa physionomie. Depuis les événements, et son retour de Roumanie, il a passé toutes ses nuits en alerte, dans la pénombre*

*du Salon doré, en robe de chambre où, faute d'un gouvernement capable, il tenait là, en solitaire, ses réunions d'état-major. »*

*Le Général a disparu* est le roman d'un Pays et d'un Vieux militaire. Nous sommes en mai 1968, ce mois qui fait trembler le Général, un mois de barricades et de révoltes, un mois où les pavés dansent, et où le doute se glisse dans les pensées du Président. Il consulte, il écoute. Ils sont tous là, autour du Général : Louis Joxe – *allure chic du*

*grand serviteur de l'Etat* –, Messmer – *un légionnaire pour la vie* –, Fouchet – *cette âme molle dans une enveloppe de rugbyman*. Lui, de Gaulle, de plus en plus seul, s'isolant, et cherchant une solution à cette crise, à *cette révolution*, pour en sortir enfin.

Alors, se dessinent des scénarios, se construisent des romans, et se nouent des intrigues. La France est ainsi faite, elle dit et écrit ce qu'elle vit, ce qui s'annonce – Saint-Simon –, ses affres et ses révoltes, ses colères et ses joies sont ses *romans nationaux*. Elle se projette, elle s'imagine. Ce roman *politique* est fait de cette pierre, de ce tremblement, de ces silences, qu'affectionnent les grands acteurs politiques, les héros, surtout lorsque la fatigue les gagne. De Gaulle va *disparaître*, se réfugier un temps à Baden-Baden, comme l'on se réfugie auprès de fidèles ou de moines silencieux. Un refuge pour choisir, un refuge auprès *d'un vieux para*, Massu, l'un des premiers fidèles, un *grogard*, qui a été de tous les combats.

« Il est avec eux, ce matin-là du 23 novembre 1944, à 7h15. Il est avec Leclerc, dont c'est le quarante-deuxième anniversaire ; avec Massu, fourbu, qui arrive tard, et vient seulement de se frayer un chemin dans la ville. Il est avec ces clochards épiques qui ont osé ce serment fou. Il est partout, et même au sommet de la cathédrale ; tout

là-haut ; sur un rebord de la pointe, près du paratonnerre, avec le soldat qui plante le drapeau tricolore, bricolé dans l'urgence. »

*Le Général a disparu* est le roman de toutes les tentations : l'abandon, le renoncement, la fuite, l'exil en Irlande – *Pour Balzac, et pour moi aussi, Daniel O'Connell, c'est aussi grand que Napoléon. C'est le libérateur de l'Irlande au XIXe, et plus encore. Un héros de roman !* –, ou alors l'action militaire, une (re)prise du pouvoir. C'est en écrivain que Georges-Marc Benamou s'empare de cette histoire, qui a fait l'Histoire du Général. Cette disparition, ces hésitations, ces doutes, et finalement cette profonde détermination d'être là où il doit être, quoi qu'il arrive. Du Palais à Baden-Baden, ce roman *pressé* est un combat de boxe, tout va très vite, on retient son souffle, on est admiratif de la prouesse romanesque, de la construction, de la composition, éblouis par les portraits de ces hommes d'action ou de pouvoir. On est saisi par le regard aiguisé de l'écrivain, les esquives, les éclats, la vision romanesque d'un homme qui tremble et qui est sur le point de tomber. Ce n'est pas un livre de plus sur le Général de Gaulle, c'est un roman du pouvoir qui chancelle et qui se redresse par la grâce stratégique de Massu, l'homme qui a su parler au Général. Le vieux soldat – l'écrivain en dresse un portrait troublant de vérité et de force, ce qui est d'autant

plus admirable qu'il s'agit là du mal aimé, du para honni – qui a convaincu le vieux Général. Ce n'est jamais la question de la vraisemblance historique qui nous occupe, mais celle de la vérité du roman, et de son style, musical, léger, gracieux, éblouissant, le swing de l'écrivain, comme il fut celui du boxeur Mohamed Ali.

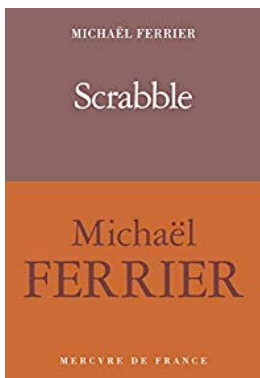
« Il se dirige vers son bureau, comme le gladiateur va à l'arène. Il se répète, tel un mantra, les paroles de Toto. Il est un para ; il en a vu d'autres ; et cette fois, il ne va pas se faire avoir par *le Grand*. Il va se faire entendre, se battre, ne rien céder. Ce sera Lui qui sera forcé d'écouter, et Massu va y aller fort sans prendre de gants, sans tortiller. *Le dernier combat de sa vie, le plus noble...* ».

Georges-Marc Benamou n'ignore rien des enjeux, des complots, des intrigues, des coups, des complots naissants, des rancoeurs, des règlements de compte, des rares fidélités, comme il n'ignore rien de l'art du roman, de sa force tellurique, qui, comme toujours, éclaire l'Histoire. *Le Général a disparu* se lit comme il s'entend, comme il se voit, l'art du romancier est littéralement de vous faire voir les situations qu'il imagine, les dialogues qu'il compose, de nous faire entendre les voix, celle du Général, de Massu, de Toto, de Pompidou, de Mendès et les silences qui accompagnent cette disparition. Sur le ring de l'Histoire, Georges-Marc Benamou nous offre un étourdissant combat, celui

de l'homme du 18 juin face à ses ombres et ses démons.



**Scrabble, Michaël Ferrier, septembre 2019, 200 p., 21 € Mercure de France**



« *J'eus une enfance de sable et de poussière. La vie nous avait posés là, sans crier gare, entre la savane et la steppe* ».

« *C'est ici que j'ai pris langue avec les bêtes et avec la terre, et ce négoce ne m'a jamais quitté.* »

« *La guerre s'approchait mais nous le savions pas. Elle chemine toujours ainsi, à petits*

*pas. C'est une louve qui a perdu ses petits et qui est prête à tout pour dévorer.* »

*Scrabble* est un lumineux livre de l'enfance, d'une enfance tchadienne, tous sens en éveil. Une enfance placée sous le regard des hommes et des bêtes. Une enfance au ras de la terre pour mieux s'en inspirer, l'enfance d'un écrivain, béni des dieux africains. Michaël Ferrier offre ici des *Traits et Portraits*<sup>1</sup> de cette enfance unique et

---

1 La Collection *Traits et Portraits* est dirigée par l'écrivain Colette Fellous, qui a aussi durant des années produit et présenté sur France-Culture Carnet nomade, qui pourrait être le beau nom d'une collection littéraire.

exceptionnelle entre la savane et la steppe. Ce livre est étourdissant de beauté, il grouille d'images, de sons, d'odeurs, de couleurs, de parfums d'Afrique, de mots et de gestes. En écrivain à l'oreille affûtée, à l'oeil vif, aux gestes précis, aux mots justes, Michaël Ferrier livre ces instants de son enfance : ses découvertes, ses éblouissements, ses étourdissements, ses rires, ses sourires, ses émois, avant que le feu de la fureur des hommes ne se déploie sur N'Djamena. L'enfance est un jeu, ici le scrabble, cette première aventure romanesque, où des lettres cachées dans un sac vont en un instant achever un mot, ou en faire naître un autre. Des mots naissent ainsi, portés par le hasard et la chance.

« Maintenant, la partie s'anime et la grille s'ouvre. Les lettres glissent sur les chevalets, les consonnes s'échangent et les voyelles permutent, les chiffres s'additionnent. ».

« Le nez en l'air, je hume les odeurs qui m'entourent : l'odeur sèche et brûlée de la brousse, l'odeur froide et humide de la forêt. La senteur immense et limpide du matin, avec son petit goût de frais. »

*Scrabble* est aussi le livre de Saleh, le boy, l'homme à tout faire de la maisonnée, l'homme à tout dire – *Pendant des années, il nous abreuvera de légendes, une différente chaque soir, à la*

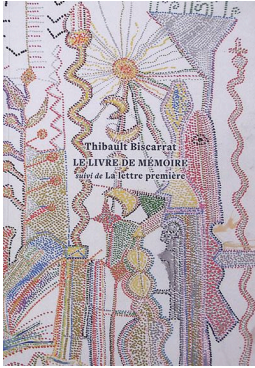
*lumière de la lampe à pétrole et dans toute la richesse des ombres sur le visage. Le livre des amis d'enfance, Abdel – doué d'une acuité visuelle phénoménale. On le surnomme l'Aigle, Youssouf aux-pieds légers. C'est aussi le livre de ce paradis, cette maison que protègent Saleh et ses chiens, le livre des corps et des voix féminines, Amaboua et Awa. Scrabble est le livre d'une vie qui se transmet, d'un savoir ancien, comme un conte ou une légende. Michaël Ferrier possède l'art de la composition, en quelques phrases il révèle, il fait littéralement voir ce qu'il vit, ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il ressent. Trois touches, quatre mesures, et le souvenir vif s'anime, comme la brousse s'anime quand le soleil décline et qu'un silence romanesque s'installe. Scrabble est le livre de l'enfance heureuse, celui de *famille je vous aime*, une famille ouverte et vagabonde. Une famille lumineuse, au verbe réjouissant, aux regards salvateurs, avant que le feu et la douleur ne s'abattent sur le Tchad.*

« Les femmes : c'est une riche bijouterie de jaunes, de verts, de rouges, une grande baie vitrée de phénomènes et de sons. Même un enfant s'en rend compte. Quel bonheur de s'approcher de ces parfums et de ces corps, de ces radiations. »

Il y aura la joie et le bonheur, une certaine insouciance heureuse, puis, après l'alerte lancée par le feu du ciel, la guerre, des *soldats partout, et partout des armes*. Une guerre qui ne se raconte

pas, alors l'enfant qui a grandi dans la lumière partagée de son voisinage est saisi, retourné par la violence et le sang. *Scrabble* devient alors le livre des rafales d'armes automatiques, du sang, des animaux blessés, des cris, et du corps de Youssef qui *entre dans la nuit* sous les yeux de Michaël Ferrier. L'enfance déchirée par les éclats d'acier, c'est aussi cela *Scrabble*, toutes les lettres s'emboitent, s'alignent, et dessinent le plus beau des mots que l'homme ait inventé : l'enfance.

**Le Livre de mémoire, suivi de La lettre première, Thibault Biscarrat, juin 2019, 90 p., 17 €, Les Vanneaux**



« Sur ton bras une  
marque, un signe : voici  
le Verbe et les soixante-  
dix noms sacrés. Voici le  
Livre de mémoire.

*J'envelopperai la Terre  
de lumière et les rayons  
embra-seront les rivages.  
Nous susci-terons le  
pourpre et le point  
étincelant. Nous  
susciterons l'encore et le  
poème.*

*Mystérieux infini d'où le Tout se déploie. Trois  
sortant d'Un, Un étant dans le Trois. »*

*Le Livre de mémoire s'ouvre sur une citation du  
Zohar : Ecoutez ci eux, ce que je vais dire... Le  
Zohar ou le Livre de la splendeur, essentiel dans la  
mystique juive, ouvrage qui étudie, interroge  
l'humain et le divin.*

*Thibault Biscarrat s'en inspire, il porte sa voix au  
plus haut, comme une adresse à l'homme  
raisonnable, qui sait la place que tiennent le Verbe  
et la Parole dans la poésie. Il interroge et étudie le*

Livre, le Verbe et ce qui s'offre à son regard, cette floraison qui parfume la vie. Page à page, l'écrivain musicien s'accorde à la joie, à une voix douce, à un parfum, à une fontaine d'eau vive, aux étoiles, aux nuages, à la lumière, au feu, à l'air et à l'eau, au sacré dans son flamboiement. Le poème se déploie comme un chant, un long chant, un canto, un cante jondo, un chant profond saisi par ce que les Espagnols appellent le *duende*, cette illumination, ce miracle qui ne se produit qu'une fois. *Le Livre de mémoire* donne le sentiment de toucher des yeux et des lèvres, une révélation, une vision, où chaque phrase sonne et résonne comme une voix qu'amplifie la nature : *J'ai embrassé l'aube d'été*, écrivait Rimbaud. *Le Livre de mémoire* est une prière, comme on l'entend de la poésie, et de la musique, une vibration, un éclair, une vive aventure romanesque.

*« Voici la première et la dernière joie. Voici la fin, le commencement.*

*Qui dira l'immuable, l'inaltérable ? Le Verbe seul est sans origine.*

*Il se cache, se revêt de lui-même : tout est vie, présence, tout entier à jamais.*

*Des figures vivantes s'élancent vers les sept lumières éclatantes.*

*Un mot ouvre les yeux  
qui étaient fermés. »*

Thibault Biscarrat poursuit avec *Le Livre de mémoire* ce qu'il laissait entrevoir dans *Dolmancé*, son premier livre : écrire *ce long chant, cette immense phrase prométhéenne, règne de la matière, des métamorphoses*, mais la perspective a changé. L'écrivain reste imprégné de l'effraction romanesque et poétique unique de Lautréamont, aujourd'hui il laisse celle d'Hölderlin éclairer son livre : *Le vent du nord-est se lève, / De tous les vents mon préféré / Parce qu'il promet aux marins / Haleine ardente et traversée heureuse. / Pars donc et porte mon salut ; À la belle Garonne...*, le féconder, et embraser son écriture. Thibaut Biscarrat nous offre un réjouissant petit livre, à la parole révélée, autrement dit qui s'accorde à la terre, aux sources d'eaux vives, aux corps, à la lumière, à l'Esprit vif. Un livre qui rend visible l'invisible et le sacré. *Le Livre de mémoire* est un bain de jouvence.